

passent l'heure de la messe. Hommes, femmes, enfans, vieillards, pauvres, riches, profitaient, suivant la coutume, de ce moment de réunion pour se demander réciproquement de leurs nouvelles, pour s'entretenir de leurs affaires, se parler des choses qui pouvaient intéresser le pays. Les langues allaient si bien que, d'un bout de la place à l'autre extrémité, on n'entendait qu'un bourdonnement confus semblable à celui que font des essaims d'abeilles quand elles rentrent dans la ruche.

Savez-vous vous autres, disait un simple paysan à plusieurs de ses amis qui venaient d'arriver du village voisin, on dit que notre cousin, M. Vincent, doit venir nous voir ces jours-ci ? Dame ! ça sera un grand honneur pour notre paroisse, car...

—Mais, interrompit un autre paysan, j'ai aussi l'avantage d'être un peu parent de M. Vincent. Il paraît qu'il a fait une belle fortune. On dit qu'il va à la cour tout aussi librement que nous entrons à l'église. D'instinct notre bon roi, Henri-le-Béarnais, l'accueillait avec bonté ; et, si tout ce qu'on dit ici est vrai, toutes les grandes maisons de princes, de ducs, de barons, de marquis, que sais-je, moi ! se le disputent pour l'éducation de leurs enfans. Oh ! il est en bien beau chemin, en vérité, pour se faire un sort brillant et améliorer celui de toute sa famille.

—Oui, mais pour cela il faudrait être d'un autre caractère que celui de M. Vincent, dit un homme à la mine renfrognée, qui jusque-là n'avait pas ouvert la bouche.

—Que voulez-vous dire, voisin ? reprit le premier interlocuteur.

—Je veux dire... Je veux dire que nous avons bien des hommes qui oublient facilement l'endroit d'où ils sont sortis, et qui accaparent la fortune pour eux tout seuls, sans en faire part à leurs parens et à leurs amis. Entre nous, je crois que ce M. Vincent est aussi de ces hommes-là ; que c'est un égoïste, quoi ! Il ne faut pas tant faire d'emblèmes pour dire le mot ; le voilà lâché.

Vous vous trompez peut-être, voisin, dit à son tour une bonne-femme vêtue très-proprement, quoique son extérieur n'annonçât pas l'aïeance ; j'aime à croire que vous êtes dans l'erreur, et je suis certaine que mon bon cousin Vincent ne viendra pas ici les mains vides.

—Ah ! répliqua l'homme qui venait de parler, et sur quoi, ma bonne dame, fondez-vous vos belles espérances ? Quels cadeaux M. Vincent a-t-il envoyés à sa famille depuis qu'il est aumônier-général des galères de France, un grand personnage, savez-vous ? Quelle place a-t-il fait obtenir à ses neveux, pour qui il n'aurait eu qu'à dire une parole ? Êtes-vous plus riche, êtes-vous vêtue plus chaudement pendant l'hiver, parce que vous êtes cousine de M. Vincent ? C'est bien la peine de dire M. Vincent gros comme le bras, et d'en avoir plein la bouche ; cela vous fait une belle jambe ! Et que savez-vous aussi s'il ne rougit pas de la pauvreté de ses parens ? Vous souvenez-vous de l'accueil qu'il a fait à Paris, à son propre neveu, Jean de Moras ? Si vous l'avez oublié je vais vous le rappeler. Ce jeune homme (il existe encore, on peut l'interroger), ce jeune homme avait quitté notre pays dans l'espoir, partagé par nous tous, que son oncle ferait sa fortune à Paris. Jean de Moras était vêtu en paysan de notre village quand il se présenta chez son oncle. Eh bien ! celui-ci hésita un moment à recevoir cette visite inattendue ; son amour-propre fut humilié. Ce ne fut que par réflexion qu'il triompha de son orgueil. On dit qu'alors il descendit lui-même dans la rue où son neveu était resté, l'embrassa tendrement aux yeux de tous les passans ; puis, que le prenant par la main, il l'introduisit dans la cour et le présenta à toutes les personnes de sa connaissance. Cela était bien. Cependant le pauvre neveu fut trompé dans ses espérances. Car, vous savez aussi bien que moi qu'il revint à pied dans son village, n'ayant reçu de son oncle que dix écus pour sa route.

—Cela est vrai, dit un Monsieur, dont la mise bourgeoise contrastait avec celle des paysans, et je ne puis en blâmer M. Vincent. Je trouve, au contraire, qu'il a raison de vouloir que ses parens restent chacun dans la condition modeste de ses pères. Mais ne pouvait-il m'accorder l'appui de son crédit, à moi, qui suis aussi son parent du côté de sa mère, lorsque j'ai entrepris de solliciter une charge d'avocat aux conseils du roi ? Mon titre d'avocat, ma position sociale, ma fortune, n'étaient pas de nature à le faire rougir. Cependant...

Les commentaires allaient continuer, quand le tintement des cloches annonça que le saint sacrifice allait commencer. Tout le monde entra silencieusement dans l'église. Le curé parut bientôt à l'autel. Un autre prêtre l'assistait ; on regarda celui-ci avec étonnement ; mais bientôt tout le monde le reconnut, bien qu'il eût quitté le pays depuis bien des années : c'était M. Vincent.

M. Vincent était de taille moyenne, mais bien proportionnée ; il avait la tête grosse, mais un peu dégarnie de cheveux : le front large, les yeux pleins de feu, mais d'un feu tempéré par la douceur ; le port grave et modeste, un air d'affabilité qui tenait moins de la nature que de la vertu. Dans ses manières et son attitude, dit un de ses biographes, il régnait cette simplicité qui annonce le calme et la droiture du cœur.

La messe fut entendue avec le plus grand recueillement, bien que la présence de M. Vincent eût pu causer un moment quelques distractions. Mais lui-même donna à tous les assistans l'exemple de la pieuse dévotion. Quand le saint sacrifice fut terminé et que toutes les cérémonies de l'église furent finies, M. Vincent sortit du temple en même temps que la foule. Arrivé sur la place, il pressa dans ses bras tous ses parens et tous les amis de son enfance ; puis il demanda des nouvelles des uns et des autres, et leur annonça qu'il venait passer quelques jours au milieu d'eux.

Le jour même, il se rendit à Buglose, bourg voisin, où il avait passé les jours de son jeune âge. C'était là qu'il avait gardé les brebis de son père, en attendant que ses mains fussent assez fortes pour diriger la charrue. Là aussi, il avait planté un grand nombre de chênes qui avaient bien grandi depuis son départ. Là encore, et non loin d'une antique chapelle consacrée à la Vierge, M. Vincent retrouva un vieux chêne sous l'ombrage duquel il venait autrefois se livrer à ses pieuses méditations. M. Vincent eut plaisir à y prendre son ancienne place, et appelant à lui tous les petits enfans qui l'avaient suivi, il leur fit une touchante et simple instruction sur les devoirs envers Dieu et envers les hommes.

« J'aime les enfans, dit-il en s'adressant à son jeune auditoire ; je ne fais en cela que suivre l'exemple que m'a donné notre Seigneur Jésus-Christ quand il dit à ses disciples : *Laissez venir ces enfans à moi !* Quelle tendresse n'a-t-il pas témoignée pour les petits enfans jusqu'à les prendre dans ses bras et les bénir de ses mains ! N'est-ce pas d'ailleurs à leur occasion qu'il donne à tous les chrétiens une règle de salut, nous ordonnant de nous rendre semblables à de petits enfans, si nous voulons avoir entrée au royaume des cieux ?... Conservez donc bien, mes chers amis, cette heureuse simplicité, si précieuse aux yeux de notre divin Maître, et qui doit vous ouvrir un jour les portes du Paradis. »

Ce chêne vénérable de Buglose, le presbytère et la chapelle situées dans son voisinage, et qui avaient été en quelque sorte le premier asile de son enfance et sa première école, méritaient bien ses premiers hommages.

M. Vincent alla ensuite faire visite à tous les membres de sa famille. Ainsi que nous l'avons fait entendre, ses parens le croyaient puissant et riche ; ils s'attendaient à de nombreuses libéralités ; mais il leur déclara sans détour qu'il était aussi pauvre que lorsqu'il était sorti du hameau paternel ; qu'il n'était que le dépositaire des aumônes que la confiance plaçait dans ses mains, et qu'il ne lui appartenait point d'en disposer à sa volonté. « Les travaux des champs, dit-il à ses frères, doivent suffire à tous vos besoins, comme ils ont suffi à ceux de nos pères. Attachez-vous de plus en plus à votre modeste condition, le repos et le bonheur de ce monde ne sont que-là. Croyez-en bien un frère qui vous aime véritablement et qui a déjà vu de près ce qu'on nomme grandeurs et félicités de la terre. »

Les quelques jours que M. Vincent passa dans son pays natal furent pieusement employés à éteindre des haines, à terminer à l'amiable des procès ruineux, à faire opérer de légitimes restitutions et à donner une sage direction aux écoles des enfans. Dans le village de Pouy, dans celui de Buglose, et dans les hameaux des environs, tout le monde bénissait le bon prêtre, tout le monde faisait des vœux pour qu'il prolongeât son séjour dans le pays.

Une circonstance particulière vint contribuer à mettre encore plus en relief le nom de M. Vincent. A cette époque, on était fort chatouilleux sur le point d'honneur ; la fureur des duels n'était pas moins répandue dans les provinces qu'à Paris ; on se coupait la gorge pour un mot, pour un geste, pour un malentendu. Deux habitans de Pouy qui avaient des prétentions à la noblesse, se querellèrent ; chacun d'eux crut avoir reçu de l'autre une insulte grave, impardonnable, et voulut la laver dans le sang de son adversaire. Un duel est engagé ; le lieu, le jour, l'heure du combat sont fixés. Déjà les combattans sont sur le terrain ; ils s'y étaient rendus au sortir de la messe et devaient se battre auprès de l'arbre du presbytère.

M. Vincent est informé de ce qui se passe ; il sent qu'il faut ici déployer la fermeté d'un ministre des autels et le zèle charitable d'un chrétien. Il sait que les deux duellistes se sont rendus au lieu du combat immédiatement après la messe. Indigné de l'outrage fait au Dieu de paix, il accourt au lieu du rendez-vous. On ne l'avait point attendu ; les épées brillent et se croisent, leur horrible cliquetis frappe l'oreille du saint prêtre ; il s'élance, il se précipite entre les deux combattans, qui restent un moment immobiles et comme stupéfaits.

« Laissez-nous, retirez-vous, s'écrie enfin le plus acharné des deux, ne m'empêchez point de châtier cet insolent ; sans vous, je lui aurais déjà passé mon épée au travers du corps. »

—Je m'en félicite, répondit le vertueux prêtre, en prenant une attitude presque suppliante ; ah ! Messieurs, souffrez que je vous parle en toute humilité. Je sais de bonne part que vous avez juré la mort l'un de l'autre ; mais je vous déclare, de la part de mon Sauveur que vous venez d'adorer, que si vous ne quittez ce mauvais dessein, il exercera sa justice sur vous et sur toute votre postérité.

—Qu'on nous laisse donc, dirent les spadassins furieux en se remettant en garde, ou bien nous irons plus loin recommencer le combat !

—Que je vous laisse ! répliqua le saint homme en abaissant les deux épées ; je serais assez lâche pour laisser deux de mes frères s'entre-égorger ! Non, non, car je répondrais de leurs âmes devant Dieu. Messieurs, je vous le déclare, vous ne vous battrez pas ; je vous suis, je m'attache à vos pas, et je suis bien résolu à me placer entre vous deux. »

Ces paroles, prononcées avec l'accent de la charité et de la douleur, triomphèrent de la violence des préjugés des deux gentilshommes ; ils jetèrent au loin leurs épées, et coururent ensemble dans les bras de l'homme évangélique qui venait de les désarmer. M. Vincent profita de ce premier mouvement pour réconcilier les deux adversaires ; à sa demande, ils abjurèrent leur différend et s'embrassèrent.

« Demain, je quitte ces lieux, reprit le saint prêtre ; mais auparavant je veux venir renouveler ici les promesses de mon baptême, et je vous invite,